

NGUYÊN PHAN QUÊ MAI

The book cover features a stylized illustration of a woman in a green and white traditional Vietnamese dress (áo dài) and a conical hat (áo nón lá), walking away from the viewer across a landscape of rolling hills. The sky is a warm orange-red, with a large red sun or moon in the upper right and two birds in flight. The overall aesthetic is minimalist and evocative.

POUR QUE
CHANTENT LES
MONTAGNES

ROMAN

RENTRÉE LITTÉRAIRE
2022

LE LIVRE
PHÉNOMÈNE
DÉJÀ TRADUIT
EN 15 LANGUES


CHARLESTON

« Une lettre d'amour
puissante et implacable
dédiée au Viêt Nam. »

Publishers Weekly

NGUYỄN PHAN QUẾ MAI

POUR QUE CHANTENT LES MONTAGNES

Việt Nam, 1972.

Depuis leur refuge dans les montagnes, la petite Hương et sa grand-mère Diêu Lan regardent Hà Nội brûler sous le feu des bombardiers américains. Une semaine plus tard, Hương découvre les décombres qui ont remplacé sa maison : la guerre, l'ombre qui a emmené ses parents et ses oncles dans les forêts du Sud, vient de faire une entrée brutale dans sa vie.

Pourtant, malgré la destruction, le quotidien reprend son cours dans la capitale. Des colonnes de fumée s'élèvent tous les soirs des abris de fortune, les éclats de rire des enfants résonnent et, peu à peu, les vétérans reviennent du front. Mais, derrière la joie des retrouvailles, Hương entrevoit déjà les sombres souvenirs qui pourraient déchirer sa famille comme les souffrances déchirent sa patrie depuis des décennies...

Avec une justesse historique remarquable, Nguyễn Phan Quế Mai nous offre un voyage poignant à travers un siècle d'histoire vietnamienne, de l'occupation française à la chute de Sài Gòn. Un hymne intime à la résilience des peuples ravagés par la guerre et la mort.

**« UNE LETTRE D'AMOUR PUISSANTE
ET IMPLACABLE DÉDIÉE AU VIÊT NAM. »**

ISBN : 978-2-36812-850-3



22,50 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : © Raphaëlle Faguer
Image : © Anna Morrison



C
CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

POUR QUE CHANTENT
LES MONTAGNES

Titre original : *The Mountains Sing*
Copyright © Nguyễn Phan Quế Mai, 2020

Première publication aux États-Unis en 2020.
Publié avec l'accord de Algonquin Books of Chapel Hill, une division
de Workman Publishing Co., Inc., New York.

Ce livre est une œuvre de fiction. Bien que les événements historiques
décrits soient réels, les noms, les personnages et les incidents sont le
produit de l'imagination de l'autrice. Toute ressemblance avec des per-
sonnes, vivantes ou décédées, est entièrement fortuite.

Traduit de l'anglais par Sarah Tardy

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022
10 Place-des-Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-850-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux
des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et chois-
sons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages
soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Nguyễn Phan Quế Mai

POUR QUE CHANTENT
LES MONTAGNES

Roman

Traduit de l'anglais
par Sarah Tardy

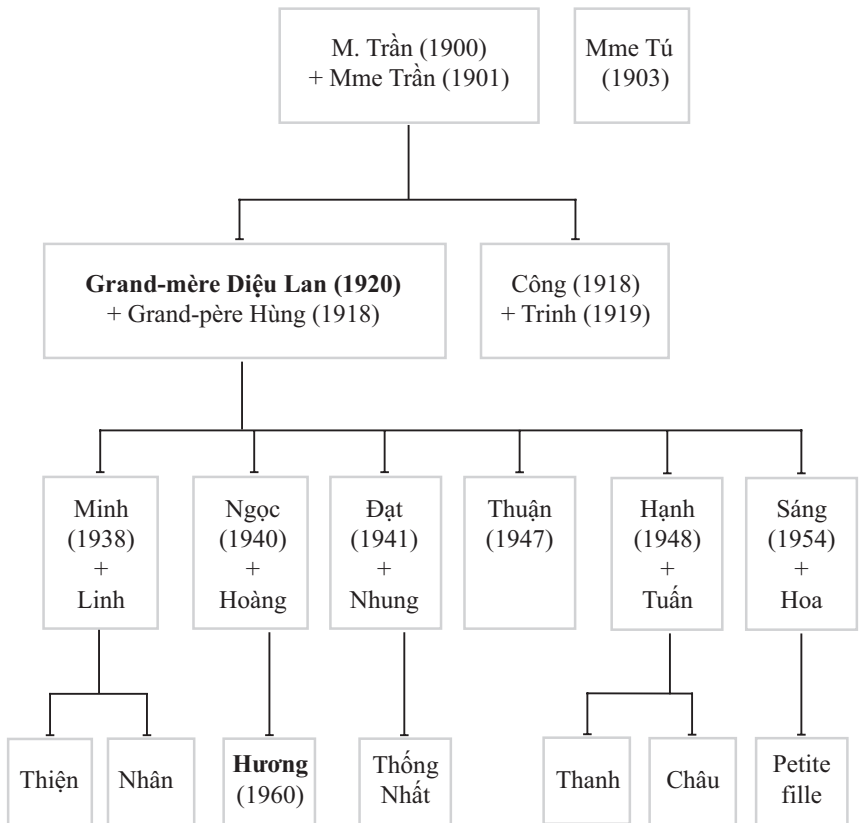

CHARLESTON

*Pour ma grand-mère, qui a péri pendant la Grande Famine ;
pour mon grand-père, qui est mort à cause
de la réforme agraire ;*

*et pour mon oncle, à qui la guerre du Viêt Nam
a volé la jeunesse.*

*Pour les millions de gens, Vietnamiens
et non-Vietnamiens, qui ont perdu la vie à la guerre.
Puisse notre Terre ne plus jamais connaître de conflit armé.*

L'arbre généalogique de la famille Trần



LES PLUS HAUTES DES MONTAGNES

Hà Nội, 2012

QUAND MEURENT NOS ANCÊTRES, me disait ma grand-mère, ils ne disparaissent pas mais continuent de veiller sur nous. Aujourd'hui, je sens sur moi son regard tandis que je frotte une allumette pour faire brûler trois bâtons d'encens. Sur l'autel familial, derrière la cloche en bois et les assiettes de nourriture fumantes, les yeux de ma grand-mère brillent à la lumière de la flamme orange et bleutée qui s'élève et commence à consumer l'encens. J'agite le bâtonnet pour l'éteindre. Son extrémité rougeoit, et des volutes de fumée odorantes s'envolent en spirale vers les Cieux pour rappeler les esprits des défunts.

« *Bà ơi* », dis-je dans un murmure en levant le bâtonnet au-dessus de ma tête.

À travers le voile brumeux qui sépare nos deux mondes, elle me sourit.

« Tu me manques, grand-mère. »

La brise s'engouffre par la fenêtre ouverte, deux mains qui me tiennent le visage comme grand-mère le faisait autrefois. Les arbres, dehors, bruissent sa réponse.

« Huong, petite-fille chérie. Je serai toujours avec toi. »

Je dépose le bâtonnet sur la coupelle, devant son portrait. Ses traits doux resplendissent au milieu du parfum de l'encens. Mon regard se pose sur les cicatrices de son cou.

Le murmure de sa voix s'élève des branches agitées.

« Souviens-toi, ma chérie. Les épreuves auxquelles le peuple vietnamien a fait face sont aussi hautes que les plus hautes des montagnes. À se tenir trop près, on ne peut distinguer leur sommet. Mais lorsqu'on s'éloigne des tourments de la vie, on en voit le tout... »

DU ROUGE SUR LES GRAINS BLANCS

Hà Nội, 1972-1973

GRAND-MÈRE ME TIENT LA MAIN sur le chemin de l'école. Le soleil, comme un gros jaune d'œuf, ressort au-dessus d'une rangée de toits en tôle. Le ciel est aussi bleu que le chemisier préféré de ma mère. Je me demande où est ma mère. A-t-elle retrouvé mon père ?

Une bourrasque soulève sur son passage un tourbillon de poussière. Je resserre le col de ma veste. Grand-mère, le dos courbé, me protège le visage avec son mouchoir. Elle se couvre le nez et la bouche de son autre main, mon cartable pendu à son bras.

Sitôt la poussière retombée, nous reprenons notre chemin. Je tends l'oreille, mais les oiseaux ne chantent pas. J'ouvre l'œil, mais pas la moindre fleur sur notre route. Pas d'herbe non plus, seulement des tas et des tas de briques cassées et de morceaux de ferraille tordus.

« Attention, Goyave. »

Grand-mère m'aide à éviter le cratère d'une bombe. Elle m'appelle par mon surnom pour me protéger des mauvais esprits qui planent au-dessus de la Terre pour attraper les jolis enfants. Elle dit que mon vrai nom, Hương, « parfum », les attirerait.

« Quand tu rentreras à la maison ce soir, Goyave, je te préparerai ton plat préféré, me dit-elle.

— Du *phở* ? »

La joie me fait trébucher.

« Oui... Les raids aériens m'ont empêchée de cuisiner. Mais c'est calme en ce moment, alors profitons-en. »

Je n'ai pas le temps de répondre qu'une sirène brise notre répit. Depuis un haut-parleur accroché à un arbre, une voix de femme aboie : « Alerte, citoyens ! Alerte, citoyens ! Bombardiers américains à l'approche. Cent kilomètres avant Hà Nội. »

« *Ôi trời đât oi !* »

Grand-mère implore le Ciel et la Terre. Elle part en courant, me tire avec elle. Des flots d'habitants s'échappent de chez eux comme d'une fourmilière écrasée. Au loin, depuis le toit de l'opéra de Hà Nội, les sirènes hurlent.

« Par ici. »

Grand-mère se précipite vers un abri enfoui au bord de la route. Elle soulève la lourde trappe de béton.

« Plus de place », annonce une voix en contrebas.

À l'intérieur du puits juste assez grand pour une personne se tient un homme à moitié recroquevillé. De l'eau boueuse lui arrive jusqu'à la poitrine.

Grand-mère referme vite la bouche et me tire jusqu'à un nouvel abri.

« Alerte, citoyens ! Alerte, citoyens ! Bombardiers américains à l'approche. Soixante kilomètres avant Hà Nội. Forces armées, préparez-vous à répondre. »

La voix de la femme se fait plus pressante. Les sirènes sont assourdissantes.

Tous les abris sont pleins. Des gens détalent sous nos yeux comme des oiseaux aux ailes cassées, abandonnant bicyclettes, charrettes, sacoches. Une petite fille hurle, appelle ses parents.

« Alerte, citoyens ! Alerte, citoyens ! Bombardiers américains à l'approche. Trente kilomètres avant Hà Nội. »

Désarçonnée par la peur, je trébuche et je tombe.

Grand-mère me relève. Elle jette mon cartable au bord de la route, se penche pour me charger sur son dos, puis part en courant, les mains enroulées sur mes jambes.

Les bruits de tonnerre approchent. Les explosions résonnent au loin. Je m'accroche à ses épaules, les mains moites, le visage niché contre elle.

« Alerte, citoyens ! Alerte, citoyens ! Nouveaux bombardiers américains à l'approche. Cent kilomètres avant Hà Nội. »

« Courez jusqu'à l'école. Ils n'attaqueront pas l'école », crie grand-mère à un groupe de femmes portant de jeunes enfants dans les bras, sur le dos.

À cinquante-deux ans, grand-mère est forte. Elle dépasse le groupe, rattrape les gens qui nous précèdent. Ballottée de haut en bas, je colle mon visage contre ses longs cheveux noirs imprégnés de la même odeur que ceux de ma mère. Du moment que je peux sentir leur odeur, tout ira bien.

« Hương, suis-moi. »

Devant mon école, grand-mère, haletante, s'est accroupie pour me laisser descendre. Elle me tire jusqu'à la cour, trouve un abri vide près d'une classe et se jette à l'intérieur. Je me glisse à côté d'elle, mais de l'eau me monte jusqu'à la taille, me saisit entre ses mains glacées. J'ai si froid. Nous sommes au début de l'hiver.

Grand-mère lève les bras, referme la bouche. Elle me serre dans ses bras, et son cœur qui bat la chamade résonne dans mes propres veines. Je remercie le Bouddha du cadeau qu'il nous fait en nous donnant cet abri, suffisamment large pour deux. J'ai peur pour mes parents, sur le champ de bataille. Reviendront-ils ? Ont-ils vu oncle Đạt, oncle Thuận, oncle Sáng ?

Les explosions se rapprochent. Le sol tangué comme un hamac. Du plat des mains, je me bouche les oreilles. L'eau monte, me trempe le visage, les cheveux, me brouille la vue. Par une fissure, de la poussière et des cailloux me tombent sur la tête. Tirs de canon antiaérien. Hà Nội se défend. Nouvelles explosions. Sirènes. Cris. Odeur de brûlé suffocante.

Grand-mère joint les mains devant sa poitrine.

« *Nam Mô A Di Đà Phật, Nam Mô Quan Thế Âm Bồ Tát.* »

Des torrents de prières au Bouddha se déversent de ses lèvres. Je ferme les yeux et la rejoins.

Le rugissement des bombes continue. Une minute de silence. Puis un hurlement aigu, déchirant. Mon visage se crispe. Une puissante explosion nous propulse, grand-mère et moi, contre la bouche de l'abri. La douleur me trouble la vue.

Je retombe à pieds joints sur son ventre. Ses yeux sont fermés, ses mains devant sa poitrine forment un bouton de lotus. Elle prie encore, alors que les bruits de tonnerre s'atténuent et que les cris de la population montent dans les airs.

« Grand-mère, j'ai peur. »

Ses lèvres, bleues, tremblent de froid.

« Je sais, Goyave... Moi aussi, j'ai peur. »

— Grand-mère, s'ils bombardent l'école, est-ce que... est-ce que l'abri va s'effondrer ? »

Au milieu de l'espace confiné, elle se tortille pour me prendre dans ses bras.

« Je ne sais pas, ma chérie.

— Va-t-on mourir s'il s'effondre ? »

Elle me serre fort.

« Goyave, s'ils bombardent cette école, il est possible que notre abri s'effondre, mais seul le Bouddha peut décider de notre sort. »

Nous ne sommes pas mortes, ce jour de novembre 1972. Après avoir entendu les sirènes indiquant la fin de l'assaut, grand-mère et moi avons émergé de notre abri, tremblantes comme des feuilles. Dans la rue, plusieurs bâtiments s'étaient effondrés, jonchant notre parcours de gravats. Nous avons escaladé des amas de décombres en toussant. Les volutes de fumée mêlées aux tourbillons de poussière me brûlaient les yeux.

Agrippée à la main de grand-mère, je regardais ces femmes agenouillées, hurlant devant des corps dont les visages avaient été cachés par des nattes en loques. Les jambes des cadavres étaient tendues vers nous. Des jambes massacrées, couvertes de sang. Au pied de l'une d'elles, plus petite de taille, pendait une chaussure rose. La fillette devait avoir mon âge.

Trempée de boue, grand-mère m'a traînée de plus en plus vite, dépassant des morceaux de cadavre, des maisons écroulées.

Mais près de notre badamier, notre maison se dressait sous un soleil radieux, incongru. Par miracle, elle avait échappé au carnage. Lâchant la main de grand-mère, je me suis précipitée à la porte.

Grand-mère s'est empressée de m'aider à me changer, puis à me mettre au lit.

« Reste là, Goyave. Et cache-toi si les avions reviennent. »

Elle pointait du doigt notre abri, que mon père avait creusé dans le sol de terre battue près de la porte de la chambre. Ce refuge, au sec, pouvait nous contenir toutes les deux. Je préférais descendre là, sous le regard attentif de mes ancêtres dont la présence irradiait depuis l'autel perché sur l'étagère.

« Mais... grand-mère, où vas-tu ?

— À mon école, pour voir si mes élèves ont besoin d'aide, m'a-t-elle dit en relevant notre épaisse couverture jusqu'à mon menton.

— Mais, grand-mère, c'est trop dangereux...

— Ce n'est qu'à deux rues d'ici, Goyave. Si j'entends les sirènes, j'accours. Me promets-tu de rester ici ? »

J'ai hoché la tête.

Grand-mère est partie en direction de la porte avant de faire demi-tour et de poser sa main chaude sur mon visage.

« Tu me promets que tu ne sortiras pas ?

— *Cháu hía.* »

J'ai souri pour la rassurer. Elle ne m'avait jamais permis de me rendre nulle part toute seule, même pendant les mois sans bombardements. Grand-mère avait toujours peur que je me perde. Ma tante et mes oncles disaient qu'elle me surprotégeait à cause de toutes les horreurs qui étaient arrivées à ses propres enfants. Était-ce donc vrai ?

Alors que la porte se refermait derrière elle, je me suis levée pour aller chercher mon carnet. J'ai trempé le bout de ma plume dans l'encre.

« Très chère mère, très cher père », ai-je écrit pour mes parents en me demandant si cette nouvelle lettre leur parviendrait. Leurs troupes, toujours en mouvement, ne disposaient d'aucune adresse fiable.

Je relisais *Bạch Tuyết và bảy chú lùn*, absorbée dans le monde magique de Blanche-Neige et ses amis, les sept nains, lorsque grand-mère est rentrée, mon cartable au bras, les mains en sang d'avoir porté secours aux victimes prises au piège sous les décombres. Elle m'a attirée contre sa poitrine et m'a serrée.

Cette nuit-là, je me suis glissée sous notre couverture au son de ses prières et du tintement régulier de sa cloche en bois. Elle priait le Bouddha et le Ciel pour que la guerre s'arrête. Elle priait pour que mes parents et mes oncles reviennent sains et saufs. J'ai fermé les yeux et me suis jointe à elle. Mes parents étaient-ils encore vivants ? Leur manquais-je autant qu'ils me manquaient ?

Nous voulions rester chez nous, mais des annonces urgentes du service public d'information ont contraint tous les citoyens à évacuer Hà Nội. Grand-mère devait conduire ses élèves et leurs familles dans un lieu reculé, au milieu des montagnes, où elle continuerait d'enseigner.

« Grand-mère, où allons-nous ?

— Dans un village appelé Hòa Bình. Les bombes ne nous trouveront pas là-bas, Goyave. »

Qui donc avait bien pu choisir un si joli nom pour un village ? *Hòa Bình* étaient les mots inscrits sur les ailes des colombes peintes sur les murs de ma classe, à l'école. *Hòa Bình*, dans mes rêves, portaient la couleur bleue – la couleur du retour à la maison de mes parents. *Hòa Bình* voulait à la fois dire quelque chose de simple et d'intangible, quelque chose que nous chérissions tous : la paix.

« Ce village est-il loin, grand-mère ? Comment irons-nous ?

— À pied. Il ne se trouve qu'à quarante et un kilomètres. Ensemble, nous y arriverons, pas vrai ?

— Et la nourriture ? Qu'allons-nous manger ?

— Oh, ne t'inquiète pas. Les fermiers nous donneront ce qu'ils pourront. Les gens s'entraident en temps de crise. »

Grand-mère a souri.

« Et si tu m'aidais à faire nos bagages ? »

Les chants de ma grand-mère m'ont accompagnée pendant que nous préparions notre voyage. Elle avait une voix magnifique, comme ma mère. Toutes deux s'amusaient souvent à inventer des chansons idiotes. Ces moments heureux me manquaient atrocement. En l'entendant, je voyais de grandes rizières vertes m'accueillir les bras ouverts, des cigognes me porter sur leurs ailes, des rivières m'emmener au gré de leurs courants.

Grand-mère a étalé son grand carré de tissu. Nos vêtements étaient empilés au milieu, avec mon carnet, ma plume, mon flacon d'encre et ses instruments de professeur. Après avoir déposé sa cloche de prière sur le tout, elle a noué ensemble les coins du tissu pour fermer le baluchon qu'elle porterait sur l'épaule. À son autre épaule était pendu un long tronçon de bambou rempli de riz cru. Mon cartable contenait déjà les réserves d'eau et de nourriture dont nous aurions besoin pour la route.

« On part combien de temps, grand-mère ? »

— Je ne sais pas exactement. Quelques semaines, peut-être. »

Debout près de l'étagère, je promenais mes doigts sur la tranche de nos livres. Des contes vietnamiens, russes, *La Fille du marchand d'oiseaux* de Kiên Nguyễn, *L'Île au trésor*, d'un auteur dont je ne parvenais pas à prononcer le nom.

Grand-mère a éclaté de rire en voyant la pile que je tenais entre mes mains.

« Nous ne pouvons pas en prendre autant, Goyave. Choisis-en un. Nous en emprunterons d'autres quand nous serons là-bas. »

— Tu es sûre que les fermiers ont des livres, grand-mère ?

— Mes parents étaient fermiers, souviens-toi. Et ils avaient plus de livres que tu ne peux imaginer. »

Parcourant de nouveau notre bibliothèque, j'ai choisi d'emporter le roman de Giỏi Đoàn, *La Terre et la forêt du Sud*. J'espérais que ma mère avait trouvé cette *miên Nam*, cette terre du Sud où elle était partie chercher mon père. Il fallait impérativement que je parvienne à obtenir des informations sur cet endroit où ils se trouvaient – un endroit dont l'accès nous avait été interdit par les Français, et que les Américains occupaient désormais.

Grand-mère a collé un mot sur la porte de notre maison pour dire à mes parents et à mes oncles, s'ils rentraient, qu'ils nous trouveraient à Hòa Bình. J'ai touché la porte avant de partir. Le rire de mes parents et de mes oncles a résonné à travers mes doigts. Aujourd'hui, toutes ces années après, je me demande encore quel objet j'aurais emporté si j'avais su ce qui nous attendait. Peut-être le portrait de mariage en noir et blanc de mes parents. Mais je sais aussi que la mort, lorsqu'elle plane, ne laisse pas de place à la nostalgie.

À l'école de grand-mère, nous avons rejoint un groupe de professeurs, d'élèves et leurs familles, dont certains marchaient à côté de bicyclettes sur lesquelles s'empilaient des montagnes de bagages, avant de nous fondre dans la foule qui quittait Hà Nội. Tout le monde portait des vêtements sombres et les pièces métalliques des véhicules avaient été recouvertes pour éviter que les reflets n'attirent l'attention des bombardiers. Personne ne parlait. Seuls résonnaient le bruit de nos pas et parfois les pleurs d'un bébé. La terreur et l'angoisse étaient gravées sur les visages.

J'avais douze ans, ce jour où nous avons entamé cette marche de quarante et un kilomètres. Le voyage a été

rude, mais la main de grand-mère réchauffait la mienne quand le vent froid nous fouettait la figure. Prétextant être rassasiée, elle me donnait sa ration de peur que je manque de nourriture. Elle chantait et chantait des chansons pour calmer mes peurs. Quand j'étais fatiguée, elle me portait sur son dos, ses longs cheveux enveloppant mon visage. Elle jetait sa veste sur moi quand le crachin tombait. Ses pieds étaient couverts de sang et d'ampoules quand, finalement, nous sommes arrivées au village de Hòa Bình, niché dans une vallée au milieu des montagnes.

Un couple de vieux fermiers – M. et Mme Tùng – nous a logées. Nous dormions par terre, dans leur salon, la seule place disponible dans leur petite maison. Au premier jour de notre installation à Hòa Bình, grand-mère a trouvé un vieux sentier qui serpentait jusqu'au sommet de la montagne la plus proche et menait à une grotte. Certains villageois l'utilisaient comme abri antiaérien ; nous les avons rejoints. Même si M. Tùng affirmait qu'il n'existait aucun risque que les Américains bombardent le village, grand-mère et moi avons passé le jour suivant à nous entraîner à monter et descendre ce chemin. À la fin, mes jambes me donnaient l'impression d'avoir été broyées.

« Goyave, il faut que nous sachions grimper là-haut, même de nuit et sans aucune lumière, m'a-t-elle dit debout dans la grotte, hors d'haleine. Et promets-moi de toujours rester près de moi. »

Je regardais des papillons danser devant l'entrée de la grotte. Il me tardait d'explorer les environs. J'avais aperçu des enfants du village se baigner nus dans une mare, se promener sur des buffles d'eau au milieu des champs boueux, grimper dans des arbres pour trouver des nids d'oiseaux. J'avais envie de demander à grand-mère

de me laisser aller avec eux, mais le regard qu'elle posait sur moi était si inquiet que j'avais fini par me résigner.

Grand-mère a donné à Mme Tùng notre riz et de l'argent. Nous aidions à préparer les repas, à cueillir les légumes du jardin, à faire la vaisselle.

« Ah, tu nous es bien utile », me disait Mme Tùng, et je me sentais alors plus grande.

Sa maison était à la fois différente et semblable à la nôtre, à Hà Nội. Les fenêtres, comme chez nous, avaient été obturées par du papier noir pour échapper à l'œil des pilotes américains lorsque la lumière était allumée, le soir.

Grand-mère était splendide dans le temple du village, devant ses élèves accroupis sur le sol terreux, leur visage lumineux tourné vers elle. Ses cours se terminaient toujours par l'une de ses chansons.

« La guerre détruit nos maisons, mais elle ne peut anéantir notre détermination », disait-elle.

Et ses élèves et moi entonnions un chant, si fort que nos voix déraillaient. On aurait cru entendre ces grenouilles qui sautaient des rizières voisines pour se joindre à nous.

La Terre et la forêt du Sud, dont l'action se déroulait en 1945, commençait de la plus extraordinaire des manières. Je voyais sous mes yeux les vertes provinces du Sud et sa population, heureuse et généreuse. On y mangeait du serpent, de la biche, on y chassait le crocodile et récoltait le miel des denses forêts de mangrove. Je soulignais les mots compliqués et les termes régionaux, que grand-mère m'expliquait lorsqu'elle trouvait le temps. Je pleurais avec An, dont les parents étaient morts en fuyant les cruels soldats français. Je me demandais pourquoi ces armées étrangères continuaient à envahir notre pays. D'abord les Chinois, puis les Mongols, les Français, les Japonais, et maintenant les impérialistes américains.

Et tandis que je m'échappais dans ce voyage imaginaire vers le Sud, les bombes tombaient sur Hà Nội – le cœur de notre région du Nord. Nuit et jour, au moment où sonnait le gong, grand-mère m'attrapait par la main et m'emmenait sur la montagne. L'ascension durait quarante minutes, aucune pause ne m'était accordée. Une fois dans notre grotte, nous regardions passer les oiseaux de métal géants, tonitruants. Je m'accrochais à grand-mère, soulagée d'être en sécurité, mais amère en même temps : depuis notre cachette, nous voyions notre ville se faire engloutir par les flammes.

Une semaine après notre arrivée, un pilote américain dont l'avion avait été touché par des tirs a réussi à faire bifurquer son appareil vers Hòa Bình, avant de s'éjecter avec son parachute. Des renforts ont mitraillé et bombardé les environs pour tenter de le sauver. Nous avons attendu longtemps avant de sortir de notre grotte dans la montagne. Des morceaux de cadavres jonchaient les chemins qui menaient au village. Grand-mère m'a caché les yeux au moment où nous sommes arrivés devant une rangée d'arbres aux branches desquels pendaient des entrailles humaines.

Nous sommes ensuite passées devant les ruines du temple du village. C'est à ce moment-là que de grands bruits ont retenti, annonçant l'arrivée d'une foule qui poussait devant elle un homme, blanc. L'homme, en combinaison verte, sale, avait les mains ligotées dans le dos. Malgré sa tête courbée, il dépassait tous ceux qui l'entouraient. Du sang coulait sur son visage, ses cheveux blonds étaient couverts de boue. Trois soldats vietnamiens marchaient derrière lui, leurs longs canons pointés sur son dos. Sur le bras droit du prisonnier, les couleurs rouge, blanc et bleu d'un petit drapeau américain me brûlaient les yeux.

« *Giết thằng phi công Mỹ. Giết nó đi, giết nó !*, a crié quelqu'un.

— Qu'on le tue ! Qu'on tue ce salopard de pilote américain ! » a renchéri la foule.

J'ai serré les poings. Cet homme avait bombardé ma ville. Les agressions menées par son pays m'avaient séparée de mes parents.

« J'ai perdu toute ma famille à cause de toi. Crève ! » a hurlé une femme en jetant une pierre en direction de l'Américain.

L'homme a cligné des yeux au moment où le projectile lui touchait la poitrine.

« Du calme ! » a crié l'un des soldats.

Grand-mère et plusieurs autres villageois se sont précipités vers la femme en sanglots pour la prendre dans leurs bras et la conduire à l'écart.

« Justice sera faite, mes frères et sœurs, a lancé le soldat à la foule. Nous devons l'emmener à Hà Nội. »

J'ai regardé le prisonnier passer devant moi. Pas un bruit n'était sorti de sa bouche lorsque la pierre l'avait frappé ; l'homme s'était contenté de courber la tête plus bas. J'ai cru apercevoir des larmes couler sur son visage, mêlées au sang. Un frisson m'a parcourue quand la foule lui a emboîté le pas en hurlant. Je me demandais quel sort serait réservé à mes parents s'ils venaient à croiser le chemin de leur ennemi.

Pour calmer ma peur, je me suis absorbée dans mon livre, ce livre qui me rapprochait de mes parents. Je m'imprégnais des odeurs de la mangrove, j'inhalais le vent des rivières peuplées de poissons et de tortues. Le Sud semblait regorger de nourriture – sans doute cela aiderait-il mes parents à survivre s'ils avaient atteint leur destination. Mais le Sud était-il resté aussi verdoyant

depuis l'arrivée des troupes américaines ? Cette armée détruisait tout sur son passage, semblait-il.

J'ai retenu mon souffle à l'approche des dernières pages. Car au lieu de retrouver ses parents comme je le souhaitais, An partait se battre aux côtés du Viêt Minh, contre les Français. *Non*, ai-je protesté intérieurement, mais An avait déjà sauté dans un sampan et disparu, rames à la main, dans l'espace blanc qui s'étirait après le dernier mot du roman.

« An aurait dû persévérer pour retrouver ses parents, ai-je dit à grand-mère en refermant le livre.

— En temps de guerre, les gens pensent d'abord à leur patrie. Ils sont prêts à sacrifier leur vie et leur famille pour la cause commune, m'a-t-elle répondu en levant les yeux de mon chemisier déchiré qu'elle reprisait.

— On dirait la maîtresse. »

À l'école on nous parlait souvent d'enfants érigés en héros parce qu'ils s'étaient fait exploser pour tuer des soldats américains ou français.

« Tu veux savoir ce que je pense ? m'a dit grand-mère en se penchant vers moi. Je ne crois pas à la violence. Nul être humain n'a le droit de prendre la vie d'un autre. »

Vers le milieu du mois de décembre, une rumeur s'est mise à circuler. Il se disait que nous pouvions rentrer chez nous sans danger, que le président américain Nixon avait décrété une trêve pour savourer l'esprit de paix et de charité de ses fêtes de Noël. Sortant de leurs cachettes, les gens ont afflué sur les routes par troupeaux pour regagner la capitale du pays. Ceux qui en avaient les moyens voyageaient en charrettes tirées par des bœufs et des buffles ou dans des camionnettes partagées. Les moins fortunés effectuaient la totalité du chemin à pied.

Nous ne les avons pas rejoints. Grand-mère a demandé à ses élèves et à leur famille de ne pas bouger. Le Bouddha le lui avait sans doute soufflé. Le 18 décembre 1972, nous avons assisté, depuis notre grotte dans la montagne, à l'embrassement de notre ville.

Contrairement aux attaques passées, les bombardements n'ont pas cessé. Ils se sont poursuivis le lendemain, jour et nuit. Au troisième jour, grand-mère s'est aventurée dehors avec d'autres adultes, en quête d'eau et de nourriture. Un temps infini s'est écoulé avant qu'elle ne revienne – accompagnée de M. et Mme Túng. Pendant que son épouse se plaignait d'avoir mal aux genoux, M. Túng nous a raconté que les Américains faisaient usage de leur arme la plus destructrice sur Hà Nội : des bombardiers B-52.

« Ils veulent nous faire retourner à l'Âge de Pierre, nous a-t-il dit, les dents serrées. Nous ne les laisserons pas faire. »

Pendant douze jours et douze nuits, Hà Nội a brûlé sous les bombes. Quand, enfin, le pilonnage s'est arrêté, un tel silence est tombé qu'on entendait les abeilles bourdonner sur les arbres. Et tout comme ces abeilles travailleuses, grand-mère a regagné sa classe, et les villageois sont retournés aux champs.

Une semaine plus tard, un groupe de militaires est arrivé. Campé sur les ruines de l'escalier du temple, un soldat au visage émacié souriait de toutes ses dents.

« Nous avons vaincu ces satanés bombardiers ! s'est-il exclamé en brandissant le poing. Nos troupes de défense ont abattu quatre-vingt-un avions ennemis, dont trente-quatre B-52. »

Autour de moi, des cris de joie ont éclaté. Nous pouvions désormais rentrer chez nous en sécurité. Les gens se serraient dans les bras en pleurant et en riant.